



L'autrice vaudoise Fanny Desarzens, dont le premier roman *Galel* a été primé deux fois, sera présente aux rencontres littéraires Textures. Elles sont à vivre du 1^{er} au 5 mars à Fribourg

«Il y a du silence dans ce que j'écris»

TAMARA BONGARD

Rencontre ▶ «Je savais que je voulais être écrivaine», dit Fanny Desarzens attablée dans un café lausannois. «Mais il me fallait un vrai métier.» Elle corrige, bien sûr que l'écriture est un travail, qu'elle ne considère pas du tout cette activité comme un hobby. Mais elle ne permet pas d'en vivre. Elle s'est un peu perdue pendant deux ans le temps de trouver sa voie, avant de fréquenter la HEP pour devenir prof d'arts visuels au secondaire. Ces deux années entre parenthèses lui ont toutefois permis d'écrire parce que c'était la chose la plus importante. Des romans en sont sortis dont *Galel*, le premier à avoir été publié. Il a reçu cette année le Prix Terra Nova de la Fondation Schiller et un des Prix suisses de littérature. Parfaitement justifiés: il est splendide. Assez pour donner envie de discuter avec son auteure, qui sera présente jeudi aux Rencontres littéraires Textures de Fribourg (lire ci-dessous).

Fanny Desarzens s'est accrochée pour exercer ce métier qui n'en est pas un. L'Institut littéraire de Bienne l'a refusée deux fois, elle s'est inscrite en théologie à l'université sans y aller, a fini par choisir d'étudier les arts visuels à la HEAD à Genève, où elle «a appris plein de choses et rencontré des gens magnifiques», où elle a suivi un atelier d'écriture qui l'a pétrifiée. «Cela m'a surtout fait comprendre que je voulais raconter des histoires autrement que par des images.» Le premier texte envoyé à une

maison d'édition n'a pas été retenu. Pas grave, elle en a écrit un autre.

La place de l'héritage

Pour expliquer son parcours, elle utilise beaucoup de citations et de métaphores – ça la fait rire. Mais pas dans ses textes dont l'épure du style frappe. Une économie de mots pour embrasser un paysage d'émotions. *Galel* raconte la montagne, les guides, l'accident. *Chesa Seraina*, son deuxième roman tout juste publié, dit la reconstruction et la famille. Des thèmes communs transparaissent, avec une large place laissée à la nature. La transmission et la résilience irriguent aussi ses textes. Des imperceptibles changements ou des bouleversements foudroyants touchent ses personnages. Des casses qui pourraient les briser mais non. Le bonheur perce toujours. Fanny Desarzens parle du choix d'être du côté de la lumière, en citant Christian Bobin. On ressortira de la plongée dans son imaginaire terriblement touché et galvanisé. Rempli d'espoir.

L'auteure voit bien que des idées similaires traversent ses deux romans. «Ce sont des thèmes qui sont tellement ancrés et inconscients. Je suis fascinée par cette idée d'héritage. Vivre avec une blessure, quelle qu'elle soit, m'intéresse aussi», constate l'écrivaine, aimant bien finir d'en expliquer les raisons par un définitif «c'est comme ça». Elle ne pouvait pas non plus passer à côté de la montagne. Parce qu'il y a Ramuz, parce qu'il est impossible en

Suisse d'éviter qu'elles ne sautent à la rétine. Et puis enfant, les vacances d'été se passaient en Valais. C'est particulièrement la marche en altitude qui lui plaît. Dans cet effort corporel elle trouve une «telle paix, un sentiment d'immortalité, un sentiment de n'être que de passage», dit-elle. *Galel* – c'est le nom du guide à la joie enfantine de son roman éponyme – pourrait dire aussi de laisser une trace dans cette pierre. Une parole précieuse car *Galel* ne dit pas grand-chose, comme tous les protagonistes arpentant ses paragraphes. «Les taiseux sont des personnages qui me touchent. Il y a tellement de silence dans ce que j'écris... j'aime ce qui est suggéré», confie Fanny Desarzens.

Elle-même rédige seule et dans le silence. Ce qu'elle voit, c'est d'abord un film dans sa tête qu'elle doit traduire en texte. Elle en fait un premier jet encore désincarné. Puis elle relit ses phrases à haute voix pour découvrir si les mots sonnent juste ou non. «C'est une question de rythme, de pulsation, de mouvement», note-t-elle. Elle élague pour donner de la chair. Pour elle, l'écriture est une quête – elle ne sait toutefois pas de quoi. Chaque étape se rapproche un peu du but, de cette simplicité qui n'a rien de simple. Quand elle entend la musique dont elle a envie, le travail est terminé.

«Rien d'acquis»

Son troisième roman est déjà fini mais sa date de publication n'est pas encore connue. Elle travaille sur le suivant. «Cela

Genève

Le Courrier
1211 Genève 8
022/ 809 55 66
<https://lecourrier.ch/>

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 7'144
Parution: 5x/semaine



Page: 12
Surface: 91'376 mm²



Éditions Slatkine
GENÈVE

Ordre: 844003
N° de thème: 844.003
Référence: 87302633
Coupage Page: 2/3

me fait mal quand je n'ai pas de projet d'écriture», constate-t-elle. Heureusement, les bases de son nouveau récit centré sur la foi sont lancées. «Je commence à vivre avec les personnages. Les ambiances et les thèmes sont présents, mais il faut du temps pour les faire exister.»

Que ressent une auteure de 29 ans déjà deux fois primée? Elle se dit fière, intimidée. «C'est abstrait. Ces récompenses me donnent une assise, une place dans la mosaïque littéraire suisse mais j'ai toujours autant de doutes, autant de peurs. Il n'y a rien d'acquis en écriture», souffle la jeune femme. Avec les autres récipiendaires des Prix suisses de littérature, elle sera en lecture à Textures. Un joli clin d'œil. Le premier texte de Fanny Desarzens a été publié dans *L'Épître*, la revue de relève littéraire créée par Matthieu Corpataux, directeur de la manifestation fribourgeoise. «Je travaillais dans les vignes, en Lavaux, quand j'ai reçu le mail de confirmation de publication dans *L'Épître*», sourit la Lausannoise. Sa nouvelle a alors trouvé ses premiers lecteurs. Et elle a pu leur faire entendre ses sublimes silences. LA LIBERTÉ

Le 2 mars à 20 h à l'Arsenalt.

Fanny Desarzens,
Galei, Ed. Slatkine, 138 pp.
Chesa Seraina, Ed. Slatkine, 120 pp.



Fanny Desarzens aime laisser des silences dans ses textes, suggérer plutôt que tout dire. ALAIN WICHT



La musique des mots et plus encore

Fribourg ► La littérature s'évade résolument des livres avec la deuxième édition de Textures. La manifestation qui déploiera son programme du 1^{er} au 5 mars dans divers lieux de Fribourg montrera que les mots et les récits peuvent s'écouter, se balancer, s'écrire, se lire, se voir, se discuter.

La musique s'y taille une belle place avec notamment tout un pan dédié à la culture urbaine. Une table ronde se penchera sur ce flow de littérature. Il s'écouterà bien sûr à Fri-Son lors d'une soirée «consacrée à la double crème du rap helvétique» mais se déclamera aussi comme de la poésie sans sa bande-son, à l'instar d'une lecture publique plus classique. Le texte croisera d'autres sonorités avec la performance proposée par Antoine Jacoud et Sara Oswald au Nouveau Monde. Dans cette même salle, des écrivains se glisseront derrière les platines pour faire bouger les corps au lieu des cellules grises.

Pour les oreilles toujours, la mise en voix et en musique de dix nouvelles d'auteurs romands se loveront dans La Cabinerie à l'enseigne des *Voyages immobiles*. Des podcasts sont également au menu dont Pour de vrai, proposant des questionnements sur la théorie du complot. Pour creuser ce thème il faudra écouter la conférence de Pascal Wagner-Egger, un spécialiste du sujet. Les histoires se raconteront encore en images dans les courts-métrages d'Anne Thorens, Victor Comte et Swan Purro. Quand ce ne sera pas notre collègue Jean-Philippe Bernard qui contera quelques histoires incroyables de scénaristes d'Hollywood.

Enfin, ces rencontres littéraires seront bien évidemment l'occasion de rencontres, notamment avec Jérôme Meizoz et Alberto Nessi. A ne pas manquer non plus Martin Panchaud, auréolé de son Fauve d'or reçu au dernier Festival d'Angoulême, qui présentera son travail sur le langage visuel. **TB/LIB**

Infos: www.textures.ch